

La Justice, la réalité carcérale et l'abolition

Par OZ, un détenu noir dans le système québécois

Traduit de l'anglais par Orlando Nicoletti

On nous dit que le système de justice pénale procède comme la déesse Justice. Il y a une femme qui tient une balance avec deux côtés, et chaque côté compte. J'aimerais croire que le système judiciaire est comme ça, mais ce n'est pas le cas. En réalité, le seul côté qui compte est le côté négatif. Le système regarde toutes les situations négatives qu'une personne a traversées, toutes les choses négatives qu'il ou elle a faites. Si tu as déjà des accusations, elles te suivent toute ta vie. Quand tu te présentes au tribunal pour une nouvelle accusation, tu es déjà dans le négatif. Tu es déjà étiqueté. Le tribunal voit une liste des choses que tu as faites. C'est à sens unique.

Le système ne tient pas compte du bien que tu as fait. Tu vois, je suis quand même l'enfant de quelqu'un. J'ai quand même des enfants. J'ai réussi à aller à l'école pendant X années. Je suis allé au cégep *en dedans* et j'ai aidé des gens. Je suis le représentant de mon bloc. Dans ce rôle, je suis intervenu dans des disputes pour m'assurer que personne ne se fasse tabasser. J'ai soutenu des personnes suicidaires. J'ai fait des erreurs et je peux les assumer. Mais je ne suis pas seulement les choses négatives que j'ai faites. Il y a plus qu'un seul côté.

La réalité carcérale en dedans

En dedans, le système judiciaire est encore pire. C'est eux qui décident si tu chutes des établissements de haute sécurité à ceux de moindre sécurité. C'est eux qui décident si tu obtiens la liberté conditionnelle. Quand je me

rends chez mon agent de probation, je suis à nouveau jugé. J'ai l'impression de repasser devant le tribunal. Ils utilisent tout ce qu'il y a dans mon dossier. Toutes mes accusations passées sont là. Tout ce qu'il s'est passé quand j'étais en prison provinciale pour des accusations antérieures. Ils m'ont trouvé avec un téléphone portable, du cannabis, autre chose. Je me suis battu avec les gardes, je me suis battu avec des autres détenus. C'était dans une institution provinciale, pour une peine passée. Mais tout est dans mon dossier. Ils veulent que rien ne sorte du dossier, et ils l'utilisent comme un poids – pour faire pencher la balance contre moi.

J'ai fait une grosse erreur en 2020, quand la pandémie de COVID-19 commençait, et j'ai menacé verbalement un gardien. Je n'étais pas dans mon état normal parce qu'on était en confinement. Je voyais des autocollants rouges COVID-19 sur les cellules. Mon père était hospitalisé à l'époque. Je savais qu'il se passait quelque chose, mais je ne comprenais pas. C'était le tout début de la pandémie. Alors je suis sorti de ma cellule et j'ai dit quelque chose à un gardien. Je n'ai rien fait à part prononcer des paroles violentes. Mais c'est dans mon dossier, sans aucun contexte, et ça me suit encore aujourd'hui.

Et puis il y a les évaluations psychologiques. Elles sont aussi dans mon dossier. Il faut une évaluation psychologique pour passer dans un établissement de moindre sécurité ou obtenir une libération conditionnelle, et c'est comme si on repassait au tribunal. Dans ma dernière évaluation, l'agente a minimisé tout mon travail en

tant que représentant de mon bloc. Elle a écrit que je suis charmant et manipulateur, que c'est pour ça que j'aime le contrôle, et que c'est pour ça que j'occupe ce poste. Elle n'a demandé à personne pourquoi on m'a confié ce poste et comment je m'en sors. Elle a seulement dit ce qu'elle pensait. Je lui ai parlé pendant une heure et demie et apparemment elle sait tout sur moi.

Maintenant ils ont un logiciel qui peut déduire mon risque de récidive. Le logiciel regarde mon dossier et me donne une étiquette. Il y a un mois, j'ai appris que je présente un haut risque de récidive. Il y a deux mois, on m'avait dit que je partirais bientôt d'ici et que j'irais dans un établissement à sécurité minimale, mais maintenant je suis à haut risque et je ne vais aller nulle part.

Il y a quelques exceptions. Il y a un CX-2 (agent d'unité résidentielle) dans mon secteur de la prison. Il connaît les détenus de mon secteur et il me connaît. Je lui ai demandé de m'écrire une lettre de soutien pour mon audience de libération conditionnelle. Il m'a dit qu'il n'avait pas encore lu mon évaluation psychologique, et qu'il n'était pas autorisé à contredire l'évaluation. Je lui ai dit que je voulais qu'il écrive une lettre basée sur ce qu'il m'avait vu faire ici, de bien ou de mal. Quelques jours plus tard, il m'a donné une lettre et elle était super. Il a même parlé de mes interventions dans des disputes qui auraient pu me mettre en danger. Il a été sincère et j'apprécie ça. Ça me donne la force d'aller de l'avant et de persévérer.

Vers l'abolition

Aucune personne racisée n'était impliquée dans la mise sur pied de ce système. On n'a pas créé ces règles. Des fondations ont été construites et on n'était pas là.

En 2014, les Nations unies ont déclaré une Décennie internationale des personnes d'ascendance africaine. Elle a débuté en 2014 et se poursuit jusqu'à la fin de 2024. L'ONU voulait recueillir les avis de tous types de personnes d'ascendance africaine. Qu'est-ce qu'elles vivent? Qu'est-ce qui peut changer? Qu'est-ce qu'on peut faire? Ils voulaient l'avis des détenu-es noir-es. Mais le processus est faussé. C'est comme si vous aviez établi quelque chose et maintenant vous deviez revenir en arrière pour évaluer la situation.

J'ai l'impression que c'est comme une maison. Si la fondation de ta maison est mauvaise, tu n'essayes pas juste de construire de nouvelles choses sur cette fondation. Je ne dis pas qu'il faut tout effacer, mais il faut regarder toute la structure. On ne peut pas se contenter de rafistoler.

J'ai appris des choses en prison. J'ai appris à travers les programmes. J'ai appris de certains membres du personnel. J'ai appris d'autres détenus. Ils disent qu'ils veulent me donner des outils. Eh bien, je prendrai volontiers les outils.

Il y a un programme qui m'a appris des choses. Il s'agit de gérer ses émotions, de communiquer ce qu'on ressent. J'aurais aimé avoir ce programme au secondaire. J'aurais été capable de comprendre les choses différemment, et je n'aurais pas fini en prison.

Au lieu d'investir dans la police et les prisons, on devrait investir dans les enfants – dans les jeunes et les écoles. On devrait apprendre aux jeunes à gérer leurs émotions. Parce que tu peux te retrouver dans des situations où tu as besoin d'argent et tu n'en as pas. Et tu dois peut-être faire quelque chose que tu n'as pas envie de faire pour obtenir de l'argent. C'est une situation où tu dois savoir gérer tes émotions.

Et on devrait investir dans les jeunes qui n'ont pas les moyens pour réussir à l'école. Les

aider à acquérir des connaissances. J'ai surtout appris en faisant des erreurs. J'ai appris à travers des erreurs, mais on aurait pu m'enseigner. Si tu enseignes et tu soutiens les personnes, tu leur donnes une chance de faire de meilleurs choix et de choisir un meilleur mode de vie.

On n'a pas besoin d'investir dans la police et les prisons. Ils reçoivent trop d'argent. Le système carcéral devrait être aboli. On a besoin d'un système qui enseigne et qui soutient les personnes, pour qu'elles ne finissent pas en prison.

En fin de compte, les gens doivent se regarder dans le miroir et réfléchir à ce qu'ils font. Peut-être que la personne qu'on juge n'est pas entièrement responsable. Peut-être que c'est ce que nous lui avons enseigné, ou ce que nous lui montrons. Ou ce que nous ne lui avons pas appris. En prison, ils nous disent tout le temps qu'on doit assumer nos responsabilités. Eh bien, peut-être que ce système doit lui aussi assumer les siennes pour ce qu'il fait.